



ECRICOME

CONCOURS D'ADMISSION 2018

prépa

Résumé de texte

Options Scientifique et Économique

10

● Mercredi 18 avril 2018 de 14h00 à 16h00

Durée : 2 heures

*Candidats bénéficiant de la mesure « Tiers-temps » :
14h20 - 17h00*

- 1 - **RESUMER** ce texte en 250 (DEUX CENT CINQUANTE) MOTS.
On tolère 10 % en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).
*Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné :
par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.*
- 2 - **DONNER UN TITRE** au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).
La qualité du titre compte dans le barème d'évaluation de la copie.
- 3 - **INDIQUER LE NOMBRE DE MOTS UTILISÉS** en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (**50, 100, 150**, etc) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

*N.B. : On entendra par **MOT** l'unité typographique limitée par deux blancs, par deux signes typographiques, par un signe typographique et un blanc ou l'inverse. Ainsi : « l' » compte pour un(1) mot et « c'est-à-dire » compte pour quatre (4). Cette convention est celle des travaux de statistique lexicale (B.O.E.N. no 27-07/ 83).
Exception : les lettres euphoniques ne sont pas comptées comme mot. Ex. : « a-t-il » compte pour deux (2) mots, t étant la lettre euphonique. Tolérance : tout nombre (cardinal ou ordinal) sera compté pour un seul mot. Ex : 1988, XXI^e.*

CONSIGNES

Aucun document n'est permis. Le jury tiendra compte de la correction et de l'orthographe.

Conformément au règlement du concours, l'usage d'appareils communicants ou connectés est formellement interdit durant l'épreuve.

Ce document est la propriété d'ECRICOME, le candidat est autorisé à le conserver à l'issue de l'épreuve.

Tournez la page s.v.p.

On constate souvent que la nuit est peuplée d'êtres interlopes (fêtards, voyous, révolutionnaires, ivrognes) qui fuient la lumière. Une question préjudicielle se pose à leur propos : de tels personnages sont-ils encore possibles aujourd'hui ? Pour que la nuit serve d'abri aux éclopés ou aux fanatiques, il faut qu'elle soit maintenue dans une altérité au moins relative par rapport au jour. Or, au cours de la période contemporaine, les hommes ont consacré leur industrie à traquer les derniers animaux nocturnes pour les extraire de leur milieu. C'est d'abord vrai, littéralement, des oiseaux migrateurs qui orientent leur vol sur la position des étoiles. Dans les documents officiels du ministère de l'Écologie, on parle de « nuisances lumineuses » pour désigner les conséquences de l'excès d'éclairage artificiel sur les migrations. Confondant la lumière des phares ou des immeubles avec des signaux naturels, des milliers d'oiseaux viennent s'échouer sur le littoral. Le terme de « nuisance » (comme celui de « pollution » qu'on lui préfère parfois) n'est pas le mieux choisi lorsqu'il s'agit de déplorer la disparition d'êtres désireux d'évoluer dans le nocturne. En règle générale, il sert plutôt à stigmatiser les « ivrognes » en tout genre qui perturbent la nuit des honnêtes gens. Mais il est certain que les lumières artificielles contribuent à détruire des écosystèmes qui ont besoin de *percevoir* l'alternance du jour et de la nuit pour se perpétuer. Cet exemple montre que l'effacement du ciel étoilé n'est pas seulement une perte de nature esthétique. La Terre elle-même souffre de s'être « libérée » de l'horizon qui la surplombe.

Ce qui est vrai de la faune et de la flore l'est aussi des hommes. Dans son analyse de la manière dont le capitalisme contemporain a pris « l'assaut du sommeil », Jonathan Crary cite l'exemple des prisonniers de Guantanamo confinés pendant des semaines dans de minuscules cabines éclairées par des ampoules à haute intensité. La privation de sommeil est une forme ancienne de torture, mais elle s'est perfectionnée grâce à des techniques (lumière artificielle, amplification du son) qui ont en commun de maintenir la victime dans une temporalité où l'alternance entre le jour et la nuit a complètement disparu. Avec la possibilité de dormir, on refuse au prisonnier une confiance minimale dans son monde ambiant. Le sommeil suppose remplies des conditions sociales où l'autre n'est plus perçu comme un ennemi potentiel. Cela implique de pouvoir aménager la nuit comme un espace où la vigilance peut se relâcher sans risque pour la survie du dormeur. Avant d'éteindre la lumière, il faut s'être assuré que la maison est vide de toute présence indésirable. Surtout il faut pouvoir faire un pari sur l'innocuité de nos voisins et de tous ceux qui pourraient être intéressés à notre sommeil. Ce sont précisément ces assurances vitales que l'on refuse au prisonnier que l'on empêche de dormir. Contraint d'évoluer dans un temps qui n'est scandé par aucune alternance (sommeil / veille, nuit / jour, activité / repos), il est maintenu hors du monde commun et, par là-même, déshumanisé.

Comment expliquer l'indifférence avec laquelle l'opinion publique accueille l'existence de telles pratiques au sein d'une démocratie ? Selon Crary, ce dédain

s'explique moins par la haine à l'égard des terroristes que par la valorisation systématique d'un monde sans ombre. Dans les sociétés contemporaines, la permanence des lumières artificielles est devenue une seconde nature, plus puissante que la première. C'est pourquoi la privation de sommeil et le régime de la veille forcée ne font plus scandale. Nous sommes désormais habitués à vivre dans un environnement où les machines fonctionnent de manière incessante vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. De l'ordinateur à la station-service ouverte non-stop, les choses qui nous entourent indiquent une disponibilité sans limite. Si l'on appelle « liberté » le droit d'être livré sans attendre (*just in time*), la mise au rebut de la nuit comme espace favorable à l'inertie des corps et au relâchement social apparaîtra comme un signe d'émancipation. Dans ces conditions, aucune expérience ordinaire ne permet plus de condamner le traitement infligé à des hommes que l'on empêche de dormir. Plutôt que l'indifférence traditionnelle des hommes à l'égard du sort des criminels, il faudrait incriminer l'« incompatibilité entre le capitalisme 24/7 et tout comportement social présentant un motif rythmique de type marche/arrêt ». La promotion publicitaire de ce qui fonctionne en permanence agit en réalité comme une réprimande : les individus incapables d'une attention de tous les instants sont déjà suspects.

La diminution générale de la durée de sommeil (en moyenne, un américain dormait huit heures par nuit dans les années 1970, contre seulement six heures et demie aujourd'hui) n'est qu'un signe parmi d'autres de cette capture de la nuit par les lumières artificielles du capitalisme contemporain (environ 15 % des salariés français travaillent désormais la nuit). Dans les machines environnantes au fonctionnement continu s'est cristallisé l'idéal d'une vie sans pause. Les écrans présentent un nombre quasiment infini de « contenus » disponibles à tout instant. Ceux-ci exigent une attention qui excède de loin les capacités biologiques du corps humain, en sorte que ce dernier est inévitablement perçu comme un handicap. La fatigue devient une anomalie coupable lorsqu'on la compare à un ordinateur qui fonctionne « 24/7 ». Face à des techniques qui ignorent la différence entre le jour et la nuit, la honte d'être (seulement) un homme devient un sentiment banal.

Les méfaits consécutifs à l'hégémonie d'un jour artificiellement recréé sont souvent cités par la critique sociale du capitalisme. L'exploitation de la nuit ressemble en effet à s'y méprendre à celle des hommes : dans les deux cas, la loi du profit repousse autant qu'il est possible les limites imposées par le mouvement apparent du soleil. Marx insistait déjà sur la rupture que le capitalisme impose aux cycles de la nature, perturbant sans cesse les habitudes sociales demeurées respectueuses de la biologie humaine. Le propre du temps de l'économie capitaliste est d'être sans qualité : il s'écoule jour et nuit, indifférent aux saisons et selon un rythme dicté par des exigences de productivité insensibles aux besoins du corps. Une heure pendant laquelle la production ou l'échange s'arrêtent est une heure inutilement perdue : « la tendance immanente de la production capitaliste est

de s'approprier le travail pendant les vingt-quatre heures du jour. » Pour que le temps du labeur et celui de la vie coïncident de manière tendancielle, le capitalisme crée à l'aide de lumières artificielles un espace étranger à la différence du jour et de la nuit. Par ce moyen, la perception qu'il fait noir au dehors n'indique plus la nécessité de ralentir l'effort. Le meilleur moyen de réduire les corps à leur force de travail est de transformer le coucher du soleil en non-événement.

Cette homogénéisation du temps s'accompagne d'une reconfiguration de l'expérience nocturne. Les dispositifs qui fonctionnent sans interruption annoncent leur disponibilité en émettant des signaux lumineux qui trouent la nuit d'une incandescence qu'elle ignorait jusque-là. Crary cite la toile de Joseph Wright of Derby *Les Filatures de coton d'Arkwright, la nuit* (ca 1782). Cette peinture présente à l'arrière-plan une usine en briques dont toutes les fenêtres sont illuminées, signe de l'activité incessante des ouvriers. Le contraste est saisissant avec l'obscurité de la végétation représentée au premier plan ainsi qu'avec le haut du ciel discrètement éclairé par la lune. Il ne fait pas de doute que la visibilité de l'usine ne doit plus rien à la lumière des astres. Le tableau montre surtout que l'espace qui entoure immédiatement l'usine (un nuage blanc en haut de la fabrique, une parcelle de forêt baignée dans la lumière) n'est visible que grâce aux lampes à gaz qui illuminent le bâtiment. La toile devient ainsi le lieu d'une dramaturgie où le clair-obscur de la nuit naturelle est contredit par l'éclairage industriel : aux abords de l'usine, la lumière émise par la lune est devenue imperceptible. Ce qui n'est d'abord qu'un moyen fonctionnel destiné à rendre le labeur nocturne possible devient ainsi la seule source de lumière légitime. Les travailleurs ne voient plus qu'à travers la lumière qui leur permet de travailler. Cette obnubilation des regards est justement destinée à ce qu'ils ne soient divertis par aucune lumière nocturne dans leur travail.

Au terme de ce combat inégal entre l'éclat naturel du ciel étoilé et les lampes artificielles, la puissance de diversion de la nuit se trouve neutralisée. C'est pourquoi, face au tableau de Joseph Wright, et tout ce qu'il suggère sur le lien entre la veille et l'exploitation économique, l'amateur de la nuit se trouve pris au dépourvu. Confondant son libre arbitre avec son aliénation aux impératifs de productivité, celui qui se refuse au sommeil n'a-t-il pas intériorisé les impératifs d'une vie « 24/7 » ? Pire, le noctambule n'est-il pas le complice d'un système qui organise la permanence du jour pour mieux défaire ce qui, dans les rythmes naturels du corps humain, résiste à la prédation marchande ?

Il est vrai qu'il existe des expériences nocturnes de type antisocial. C'est peut-être le cas des nuits de charivari, ces tumultes organisés au Moyen Age par des étudiants qui perturbaient la nuit de noces de couples que les mœurs de l'époque jugeaient mal assortis (par exemple des veuves âgées qui se remariaient). C'est, de manière incontestable, le cas de la nuit des Muscadins, cette jeunesse bourgeoise et aristocratique qui, après Thermidor, hantaient le quartier du Palais-Royal à la

recherche de Jacobins à bastonner. Comme les frères Goncourt le rapportent avec complaisance, le Muscadin « ne voulait plus du brouet du maximum et de la livrée du sans-culottisme [...]. Il lui fallait l'ostentation, le bruit autour de ses vices et de ses amusements. Tout chez [lui] se révoltait contre la vie dure, maussade, besogneuse, d'une république sociale ». L'ostentation d'une jeunesse significativement appelée « dorée » suppose des lumières artificielles qui moquent le besoin de repos des pauvres. Dans ce cas, le sommeil des laborieux est interprété par le noctambule comme un attachement coupable, et pour ainsi dire anachronique, au rythme du temps naturel. Les rois de la nuit utilisent tout ce qui brille comme une arme contre un monde somnolent qu'ils jugent avec condescendance.

Les Muscadins continuent aujourd'hui à fréquenter nuitamment les quartiers huppés des grandes villes, obligeant une armada de petits soldats à rester éveillés pour servir leurs plaisirs. Pourtant, quelque chose dans les expériences nocturnes résiste à la critique sociale. La joie qu'éprouve un noctambule à découvrir, malgré l'heure tardive, la lumière encore allumée d'un bar dit autre chose que l'aliénation au capitalisme « 24/7 ». De même, la tristesse que l'on ressent devant la disparition des trains de nuit n'est pas compensée par la satisfaction de savoir que les conducteurs ne seront plus contraints de demeurer éveillés au-delà des heures réglementaires. S'il arrive aux pouvoirs politiques et économiques d'illuminer la nuit pour la rendre productive, ils prennent aussi soin d'éteindre celles des lumières qui perturbent l'ordre social dominant. Ici et là, il ne s'agit justement pas des mêmes lumières, et c'est l'erreur des critiques de l'illumination nocturne que de les confondre.

On ne peut pas se contenter d'opposer les lumières naturelles (supposées bonnes et justes) aux lumières artificielles responsables d'une défiguration de la nuit. La raison en est que toutes les lumières artificielles ne sont pas de même nature. Celle que l'Etat sécuritaire ou le capitalisme néolibéral promeuvent est une *lumière blanche* qui, indifférente à l'heure, inonde les centres commerciaux ou les *open spaces*. Le propre d'une telle lumière est d'être parfaitement identique à elle-même : on la retrouve inchangée, sous les néons d'un drugstore ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans l'ascenseur d'un grand hôtel, dans la salle d'embarquement d'un aéroport, sur les parkings souterrains ou dans les chaînes de restauration rapide. Tous ces lieux nient la différence entre le jour et la nuit. Mais ils ne le font pas au profit du jour puisqu'il est parfaitement impossible de trouver la trace d'une telle lumière sous le soleil. La lumière blanche crée une ambiance qui n'est pas moins infidèle au jour qu'à la nuit : elle vise en réalité à l'abolition du différend entre ces deux termes. Sous son règne, il n'y a pas plus d'éclat que d'obscurité.

Michaël Foessel. *La Nuit, vivre sans témoin*, Editions Autrement, 2017, p. 77 à 85



2018

CORRIGÉ

RESUME

CONCOURS
ECRICOME
PREPA

VOIE ECONOMIQUE ET
COMMERCIALE
OPTIONS SCIENTIFIQUE
ET ECONOMIQUE

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

■ ESPRIT GÉNÉRAL

L'exercice du résumé consiste à condenser l'essentiel d'un texte plus long à visée argumentative, en rendant compte de son fil directeur et en reformulant de façon la plus personnelle possible les idées d'un auteur. L'épreuve de résumé proposée par Ecricome se caractérise par le respect de trois contraintes: le texte doit être résumé en 250 mots, avec une tolérance de plus ou moins 10% (à savoir entre 225 et 275 mots), un titre est demandé au début du résumé (les mots utilisés n'entrent pas dans le décompte des mots), et le temps imparti est de 2 heures. Ces règles spécifiques participent à la difficulté de l'épreuve car le candidat doit à la fois être rigoureux dans l'analyse du texte donné, efficace dans la gestion du temps, clair et précis dans la restitution des idées essentielles et leurs articulations logiques. Enfin donner un titre pertinent requiert de la sagacité car il convient de mettre en valeur la problématique générale du texte.

■ PRINCIPES DE NOTATION

La compréhension, l'organisation et l'autonomie du résumé restent les qualités fondamentales requises pour réussir pleinement cet exercice. Cela sous-entend que l'architecture logique du texte doit être mise en évidence, que le résumé doit être intelligible en lui-même, sans que le lecteur ait à connaître le texte original, et que le contenu doit être reformulé autant que possible de manière neutre. Dans cette épreuve, le respect du format imposé est primordial et un barème progressif de pénalisations s'applique en fonction du nombre de mots employés dépassant la norme exigée. La correction de la langue et l'élégance du style font également partie des critères de correction qui sanctionnent les fautes de grammaire, d'accord et les impropriétés lexicales.

Les copies sont généralement notées plus de 15 points lorsqu'elles présentent des qualités indéniables, comme une progression rigoureuse avec des articulations soignées, le traitement réussi de passages délicats et une bonne maîtrise d'un lexique pertinent et affranchi du modèle initial.

Enfin l'absence de titre est pénalisée (moins un point), mais la présence d'un titre judicieux apporte un point de bonification au candidat.

■ ÉVALUATION

Compréhension, mise en évidence de l'architecture logique du texte.

Autonomie : le résumé doit être intelligible en lui-même, sans que le lecteur ait à connaître le texte original ; son contenu sera reformulé autant que possible.

Correction de la langue (en particulier grammaire, lexicque et orthographe) et du style.

Respect des normes quantitatives : le texte d'environ 2000 mots sera résumé en 250 mots avec un écart toléré de 10%. Un comptage précis des mots sera exigé.

■ CONSIGNES

Résumer ce texte en 250 (deux cent cinquante) mots.

On tolère 10% en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).

Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné. Par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.

Donner un titre au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).

Indiquer le nombre de mots utilisés en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (50, 100, 150 etc...) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

CORRIGÉS

Nous proposons deux corrigés différents, preuve de la richesse de cet exercice formel et formateur.

1. LE CAPITALISME OU LA CREATION D'UN JOUR SANS FIN...

La nuit, autrefois appréciée des marginaux, n'est plus actuellement perçue comme en totale opposition au jour. A l'instar des oiseaux qui perdent leur repère à cause de la multiplication des sources lumineuses produites artificiellement, les hommes ont modifié leur relation au sommeil à tel point que sa privation// est devenue une forme de torture, tolérée jusque dans les nations démocratiques.

En fait, la société moderne soumise à un rythme effréné a intégré la disparition d'un cycle diurne et nocturne. Sous l'emprise d'un monde toujours connecté, les individus dorment moins, subissent des cadences intenses imposées par// le capitalisme triomphant qui ne connaît jamais de pause et qui promet un monde où jour et nuit se confondent, à l'image d'une toile anglaise de l'époque de la révolution industrielle, qui représente une usine en activité, en pleine nuit, devenant ainsi un véritable emblème de l'//assujettissement au profit.

L'histoire recense toutefois, au Moyen Age et à la fin de la Révolution, des individus qui profitaient de l'obscurité pour mettre à mal, de façon subversive, l'ordre social. Mais les fêtards actuels déambulent dans des rues allumées pour la satisfaction de leur seul amusement, et// même les expériences de vie nocturne n'échappent pas à la mainmise du pouvoir visant à l'extinction des feux de la contestation. Plus généralement, le système marchand tend ainsi à créer, au sein des espaces urbains, une ambiance lumineuse blafarde où règne l'uniformité d'un jour sans fin.

250 mots

2. QUAND LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE CONSTRUIT ET DECONSTRUIT LA NUIT

La nuit définit-elle encore la marginalité de certains ? La société semble avoir éradiqué la distinction entre le jour et la nuit en illuminant constamment villes et côtes déstabilisant ainsi les oiseaux dans leurs migrations et brouillant les équilibres naturels. Les hommes sont tout aussi atteints dans leur perturbation de// leur sommeil, ce qui leur ôte toute confiance dans le monde extérieur. Cet état de faits n'alarme guère tant la technologie et les services fonctionnant sans relâche nous y ont habitués : la vie nocturne s'étend, tout comme le travail de nuit, fatiguant dangereusement l'organisme.

Les pourfendeurs du// capitalisme, Marx en tête, dénoncent de fait les effets pervers de ce jour permanent : le travail sans trêve perturberait le corps et l'assujettirait à la loi du profit. En représentant les usines artificiellement éclairées de la révolution industrielle, les peintres anglais évoquèrent cet univers voué au seul labeur qui// niait les rythmes de la nature.

Mais les noctambules ne confortent-ils pas paradoxalement cette emprise de l'économie sur les corps ? La jeunesse, frustrée et stigmatisante du Moyen Âge ou nantie et rebelle à la fin de la Révolution se joua avec délice et mépris du sommeil des honnêtes// gens. Aujourd'hui dans les beaux quartiers, elle continue à monopoliser toute une main-d'œuvre pour ses amusements nocturnes. Ceci n'exclut pas pour autant la convivialité des lieux de nuit ou la nostalgie qu'ils inspirent. Mais le pouvoir règne sans partage sur la nuit, imposant dans l'//espace public et commercial une lumière aveuglante, uniforme et totalement construite : on invente ainsi un temps neutre et constant.

269 mots

REMARQUES SUR LE TEXTE

Le texte proposé aux candidats de la session 2018 comporte 2070 mots ; nombre équivalent à celui de l'an passé. Il est tiré d'un essai récent paru en 2017 et son auteur, Michaël Foessel, philosophe, mais aussi professeur à l'Ecole polytechnique et membre de la revue *Esprit*, tente d'explorer la nuit, les expériences multiples qu'elle favorise - de l'insomnie douloureuse au désir éprouvé pour l'obscur, en passant par la fascination pour l'heure privilégiée du vice et du crime - et analyse son univers singulier où il est loisible et appréciable de vivre à l'abri du regard d'autrui.

L'extrait donné se trouve au cœur de la deuxième partie de l'ouvrage consacrée aux politiques nocturnes mises en œuvre depuis quelques décennies, visant notamment à valoriser la transparence de l'espace public. Et l'auteur critique ici plus particulièrement la tendance actuelle à l'homogénéisation du temps, sous l'effet conjugué de la technologie moderne et de la société capitaliste abolissant les cycles naturels. Le jour et la nuit ne sont plus considérés comme des puissances contradictoires mais sont confondus dans une lumière blanche devenue aseptisée et uniforme.

Le texte ne comporte pas de passages obscurs ni de difficultés majeures, mais de nombreux éléments qui le jalonnent ont été mal maîtrisés soit par pure maladresse (le terme "interlope" utilisé au début par l'auteur et manifestement méconnu de certains candidats donne lieu à des interprétations fantaisistes), soit par méconnaissance de faits d'actualité récents (les prisons de Guantanamo sont reléguées à un passé lointain et les gardiens qui privent de sommeil sont de véritables terroristes), soit par inculture historique (les Muscadins sont transformés en fêtards du Moyen Age). Certains correcteurs déplorent également une lecture superficielle du texte qui amène les candidats à faire des amalgames et à proposer une reformulation approximative voire fautive. La partie consacrée aux pratiques de torture, au paragraphe 2, est ainsi mal saisie : les prisonniers sont réveillés afin qu'on puisse les surveiller, ou c'est la lumière du jour qui les empêche de dormir. De même, la jeunesse dorée actuelle est confondue avec les Muscadins du XVIIIème siècle, par un miracle temporel étonnant. Enfin la lumière blanche évoquée dans le dernier paragraphe devient une lumière vertueuse productrice d'harmonie, l'exact contraire de la thèse soutenue par l'auteur !

Ces exemples prêtant à sourire masquent en fait un problème de méthode plus profond. En effet de nombreux correcteurs alertent sur le fait que le texte, au lieu d'être soumis à une lecture argumentative fine, n'est que le prétexte à une description de faits décousus sans mise en valeur d'une visée globale. Il faut rappeler que les textes choisis pour le concours Ecrime comportent tous une dimension argumentative que le bon candidat se doit de déceler pour restituer pleinement la pensée de l'auteur. C'est ainsi que des copies ne voient pas le lien entre les deux premiers paragraphes et les dissocient, négligent la portée

explicative du paragraphe 3, évacuent l'analyse du tableau, exemple ici non illustratif mais qui alimente la réflexion de l'auteur pendant 2 paragraphes, ne perçoivent pas l'existence de deux temporalités différentes (Muscadins et jeunesse dorée actuelle) ni le traitement spécifique de chaque époque marquée par le connecteur "Pourtant" placé au sein du raisonnement. L'exercice du résumé, encore faut-il le répéter, requiert une analyse précise et rigoureuse du texte proposé.

Enfin, d'après un grand nombre de correcteurs, la fin du texte plus complexe (il faut reconnaître que l'auteur lui-même se perd dans son propre raisonnement en accumulant les informations) et comportant la thèse (le capitalisme néolibéral abolit la différence entre le jour et la nuit en créant une lumière uniforme blafarde), a bien souvent été sacrifiée, et le début plus facile d'accès et descriptif trop développé. Tout est question d'équilibre et pour assurer une restitution de qualité, il est absolument nécessaire de prendre en compte la globalité des idées du texte, en ne privilégiant pas telle ou telle partie au détriment d'une autre pour saisir l'argumentation de l'auteur. A ce titre, le traitement réussi de la conclusion a permis d'opérer une discrimination plus aisée des copies.

■ RAPPEL DES PRINCIPES D'EVALUATION

En ce qui concerne les consignes de comptage, les candidats semblent bien préparés à cette épreuve et en connaissent les attendus ; seule une vingtaine de copies obtient la note zéro pour dépassement au-delà de 300 mots. En revanche plus nombreux sont les candidats tricheurs qui dépassent légèrement d'un mot ou trois et qui se retrouvent lourdement sanctionnés pour faux décompte (-2 points, en plus de la pénalité qui varie en fonction du nombre de mots supplémentaires). Il est utile de rappeler aux candidats distraits ou malhonnêtes, la vigilance des correcteurs attentifs au décompte des mots dans chacune des copies.

Il apparaît également que le fait de créer des parties distinctes est une exigence maîtrisée quasiment par l'ensemble des candidats et le nombre de copies constituées d'un seul bloc est infime. En revanche, le découpage effectué au sein des résumés ne suit pas toujours la logique du texte et paraît bien souvent fantaisiste.

L'épreuve de résumé d'Ecricome se distingue par l'extrême attention portée à la qualité de la langue et de la syntaxe. Il est à noter cette année de grandes disparités entre des copies exemptes de fautes tandis que d'autres comportent à la fois des défaillances syntaxiques, des néologismes et tout simplement des fautes d'usage indignes d'étudiants en classe préparatoire. Par exemple, les accords entre le sujet et le verbe, le nom et l'adjectif, et les terminaisons participiales ne sont toujours pas maîtrisées par certains ("il a réussi", "ces êtres ont disparus", "la lumière a nuit aux hommes"). Il en est de même avec des règles de

base comme la distinction a/à, ou/où, et/est, leur/leurs. Les accents circonflexes sont oubliés sur "disparaît", "entraîne" mais fleurissent sur "fût", passé simple employé par confusion avec le subjonctif imparfait. Plus inquiétant, de nombreux candidats semblent rencontrer de réelles difficultés avec la syntaxe des propositions subordonnées sans principales, des relatives sans antécédents et avec des constructions de verbes fautives ("empêche aux travailleurs"). On peut toutefois apprécier l'imagination sans borne des candidats lorsqu'ils inventent des termes ou en déforment d'autres. Outre les patronymes souvent écorchés, Cary se transforme en Caryl, voire en Cracy, le peintre Wright en Weight, les Muscadins en Muscadet, cette session est marquée par une belle inventivité : "laboral", "noctural", "déambuleurs", "privatisation du sommeil", "omnibulé", "paisibilité", "alternation", "indignition", "anormalisation", "boulverser"...

Rappelons l'importance de la maîtrise de l'orthographe et du lexique dans cette épreuve qui pénalise fortement les copies dépassant les 5 fautes et plus. Les futurs candidats ne doivent pas négliger cet aspect formel et utiliser à bon escient le temps imparti pour relire leur copie et traquer les fautes éventuelles. Une rédaction claire, une bonne connaissance du sens des mots et un style alerte constituent les clés de la réussite de cet exercice.

Le sujet du texte a manifestement inspiré de nombreux candidats dans l'élaboration de leur titre et même s'il est à noter encore des copies dénuées de titres donc pénalisées pour omission, on peut se réjouir de la bonne tenue de certaines trouvailles mettant en valeur de manière concise et parfois pertinente la thématique principale du texte. On a ainsi pu découvrir et lire : *Le Capitalisme éclipse la nuit ; Le Capitalisme contemporain, fossoyeur de la nuit ; Une Journée sans fin pour une vie sans repos ; L'Avènement du néon capitalisme ; Les Lumières capitalistes sonnent le glas de la nuit ; Le Crépuscule de la nuit ; Manifeste du capitalisme éclairé.*

Toutefois, comme à l'accoutumé, certains titres choisis comportent trop de mots, jusqu'à 30 ou proposent étrangement une forme interrogative pour un texte sans ambiguïté où l'auteur affirme avec clarté sa thèse. De même, de nombreuses copies brillent par des tentatives de jeux de mots à l'humour potache ou des pastiches de titres incongrus ayant fait sourire ou soupirer les correcteurs. On a ainsi trouvé : *Nuit debout; L'Absence de nuit nuit"; On n'est pas couché: 1001 nuits que la Belle au bois dormant fait des insomnies; Le Néon électrique, ce social traitre; La Nuit, tous les chats ne sont plus gris; Ils m'entraînent au bout de la nuit, les démons de la nuit; Les Lumières D'Alexandrie font naufrager les papillons de ma jeunesse; Pour Ray Charles, Gilbert Montagné et Stevie Wonder, il fait toujours nuit: seraient-ils alors libérés du capitalisme?*

■ DES ERREURS ET DE BONNES INITIATIVES

De nombreux candidats, selon les correcteurs, ont un souci de structuration et tentent d'articuler de façon visible leur résumé, mais en raison d'une expertise argumentaire faible qui survole les étapes principales du raisonnement, ils ont tendance à multiplier les parties et à en créer sans raison apparente alors que l'argumentation se poursuit de manière logique. Un résumé efficace doit osciller entre 3 à 5 parties maximum et ne pas se perdre dans l'éclatement. Autre défaut constaté à plusieurs reprises, soit l'utilisation à tort et à travers de connecteurs logiques sans prise en compte de la progression de la réflexion, soit l'oubli total de transitions fines et le recours donc à la juxtaposition.

Ces maladresses techniques s'accompagnent également pour certaines copies d'une difficulté à faire le tri entre les exemples purement illustratifs et ceux qui jouent véritablement un rôle dans le parcours argumentatif. C'est ainsi que des candidats oublient l'exemple de Guantanamo. Celui-ci permet pourtant une ouverture sur la torture, tolérée dans les pays démocratiques et fait le lien avec les spécificités de nos sociétés modernes ayant aboli la distinction entre le jour et la nuit tandis que d'autres candidats vont largement s'appesantir sur Jonathan Crary que l'auteur cite en seconde main. De même, il est délicat d'éliminer la référence subversive aux Muscadins qui se déploie sur les derniers paragraphes et fait sens pour saisir les caractéristiques de la nuit moderne hantée par des jeunes gens seulement avides de plaisirs.

L'absence de rigueur peut aisément expliquer le recours à la solution de facilité qui consiste à emprunter de manière récurrente des expressions à l'auteur. Certains candidats croient à la vertu du plagiat et pensent naïvement qu'en modifiant quelques mots, le correcteur ne verra pas la substitution. Il est d'ailleurs à noter que le début et la fin sont les deux endroits privilégiés de reprise de termes alors que ces deux passages, par leur situation stratégique, doivent solliciter au contraire toute l'attention des candidats.

Il faut cependant souligner que les meilleures copies (la note 20 a été attribuée à plusieurs reprises) font l'effort de restituer l'ensemble du texte sans le plagier de manière aveugle, ont saisi l'importance de la fin pour comprendre la thèse et ont su grâce à leur qualité rédactionnelle proposer de belles formules. Et si certaines copies n'ont pas perçu l'enjeu du tableau anglais, d'autres l'ont particulièrement bien analysé et ont compris son importance au sein de l'argumentation.

■ CONSEILS AUX FUTURS CANDIDATS

Cela semble évident, mais il est indispensable de bien connaître les attendus de cette épreuve, à savoir la prise en compte du texte dans sa globalité, la mise en valeur du parcours argumentatif, le repérage de la thèse du texte qui facilitera la recherche du titre qui fait mouche et attirera l'œil du correcteur, enfin la capacité à reformuler les idées d'un tiers sans intervention personnelle. Réussir cette épreuve nécessite de pratiquer régulièrement l'exercice du résumé en temps limité pour acquérir rapidité et efficacité.

Cela semble également aller de soi, mais il est nécessaire d'approfondir, durant les deux années de préparation, sa culture générale afin d'affronter de manière sereine les textes proposés, à la thématique variée. Un grand nombre de maladresses lors de cette session, aurait pu être évité avec une meilleure connaissance de la doctrine marxiste, de l'actualité mais aussi de l'histoire de France, et avec une analyse plus précise de la langue française. Cela suppose une appétence pour les notions inconnues et une grande ouverture d'esprit que la lecture personnelle favorise et permet.